
M A N U S C R I T

À L'INTÉRIEUR
Une histoire vraie, si vous le voulez

de Giuliana Musso

traduit de l'italien par Julie Quénehen

cote : ITA23D1317

année d'écriture de la pièce : 2021
année de traduction de la pièce : 2023



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Introduction

« Ce que tu dois démontrer dans un procès pénal de ce type, c'est que ce qui est arrivé est absolument réel. »

Interview de P.F., magistrat, 29 octobre 2019

« Malheureusement, mon père lui-même a été un pervers et a causé l'hystérie de mon frère (dont tous les symptômes sont des identifications) et d'une de mes petites sœurs. »

Sigmund Freud, lettre à W. Fleiss, 8 février 1897

« Je lui disais – Tu dois me dire ce qu'il t'a fait. Dis-le-moi ! – mais au fond de moi, je priais – Ne me le dis pas... Je t'en prie, ne me le dis pas... »

Interview de V.M., la mère

À l'intérieur est la mise en scène de ma rencontre avec une femme et avec son histoire secrète. L'histoire d'une vérité enfermée dans les corps, qui lutte pour sortir à découvert. Une expérience difficile à écouter : une mère qui découvre la pire des vérités, une fille qui hait sa mère, un père innocent jusqu'à preuve du contraire. Autour de ces trois personnes, un parterre de thérapeutes, de conseillers, d'éducateurs, de médecins, d'assistants sociaux, d'avocats qui, de différentes manières, ont l'air de ne pas vouloir voir la vérité. Autour d'eux, dans le cercle le plus extérieur, il y a nous et j'y suis aussi.

Le secret a un contenu précis et une fin positive : il protège quelque chose ou quelqu'un, il passe sous silence une vérité qui pourrait porter préjudice à des innocents.

La censure également a un contenu précis, mais sa fin est opposée à celle du secret : elle porte préjudice aux innocents et protège de vils intérêts.

En revanche, le tabou, pour nous aujourd'hui, représente purement et simplement la terreur de savoir, ainsi son contenu demeure-t-il ambigu et indéterminé.

Dans toutes les histoires d'abus sur mineurs que j'ai connues par la voix des victimes, aucun coupable n'a jamais été condamné. La violence sexuelle est un secret qui perdure pendant une vie entière à l'intérieur des maisons, à l'intérieur des cabinets des médecins, des psychothérapeutes ou des avocats, dans toutes ces dimensions de la sphère privée où les victimes peuvent demeurer confinées sans être reconnues. Lorsque notre société est placée devant ces données réelles, elle répond par d'incohérents balbutiements, ignore les questions, nie le problème, bref, elle ressemble en tout et pour tout à un malade d'*anosognosie*, c'est-à-dire à quelqu'un qui, malgré d'évidents déficits, ne reconnaît pas son infirmité. De la même manière, nous arrêtons notre regard sur des parties bien distinctes du phénomène pour éviter d'en avoir une vision englobante qui nous permettrait d'entrevoir combien les stratégies de refoulement et d'occultation sont encore aujourd'hui enracinées et envahissantes, et notamment en premier lieu, la normalisation de l'abus et la culpabilisation de la victime.

La compassion, qui est visée par le secret, se mêle presque toujours à la honte véhiculée par la censure et à l'inconscient venant du tabou. L'existence même des victimes, dont la colère est inapprochable et la douleur inconsolable, vient nous déranger jusqu'au plus profond de nous-mêmes et ainsi, tant que nous pouvons éviter de nous confronter à la violence des pères, nous préférons déplorer la colère des fils.

Il s'agit d'une histoire aussi ancienne que celle du patriarcat. Même les narrations fondatrices de notre civilisation occidentale sont toutes des histoires de traumatismes, mais,

alors que nous connaissons tout d'Œdipe, nous en savons bien peu sur Laïos, le père assassin. Qui peut dire depuis combien de temps, dans le seul but de sauver l'ordre des pères, nous échafaudons des concepts qui amenuisent la réalité des traumatismes et affaiblissent la voix de l'expérience ? Et si notre expérience, vécue dans nos corps, ne peut pas être reconnue, alors c'est notre dimension ontologique qui est minée à la base : nous-mêmes, nous tous, peut-être, cessons d'exister. La vérité pourrait-elle nous sauver de cet anéantissement ?

À l'intérieur n'est pas un théâtre d'enquête, c'est l'enquête elle-même, alors qu'elle est encore dans la vie, dans ma propre vie.

Lorsque la matière première de cette recherche, composée de centaines de pages de conversations et d'interviews, mais aussi d'une expérience réelle de partage et d'amitié, a dû être condensée pour la scène et transformée en « spectacle », elle ne pouvait que toucher sa propre limite, artistique autant qu'humaine. La pièce de théâtre, art de la fiction, a été bousculée par cette rencontre si réelle et si dramatique, elle n'a pu que se mettre à nu et s'exposer, en racontant la manière dont elle s'est faite. Et ainsi, au terme d'un parcours d'enquête si long, « Roberta », la vraie mère et le personnage, tout comme « le spectacle », se retrouveront *vraiment à l'intérieur* de leur propre histoire, devant la vérité, sans trop se cacher.

Et ainsi, même moi, Giuliana, l'autrice, pour la première fois, je n'ai pas pu me cacher et je suis devenue moi-même un personnage.

À l'intérieur n'est pas un travail sur la violence mais sur l'occultation de la violence.

À l'intérieur est un petit hommage théâtral à la vérité des fils.

Giuliana Musso

Personnages

Giuliana. - l'autrice

Roberta. - la mère

Un magistrat.

Antonia. - une avocate

*Les titres des chapitres font partie intégrante du texte et sont dits par les comédiennes.
Le Magistrat et Antonia sont interprétés par la même comédienne que celle qui interprète
Giuliana.*

GIULIANA. - Bonsoir.

Je ne suis pas un personnage de théâtre.

Je m'appelle Giuliana, j'ai 50 ans, je vis à Udine.

Moi c'est moi.

Il y a un an, j'ai rencontré une femme.

Elle s'appelle Roberta.

Elle a le même âge que moi, elle vit à Milan, elle a trois enfants.

Elle non plus, ce n'est pas un personnage de théâtre.

Elle c'est elle.

CHAPITRE 1. Dans un bar

GIULIANA. - Elle m'a demandé un rendez-vous parce qu'elle avait une « chose » à me raconter, a-t-elle dit.

On s'est prises dans les bras comme deux vieilles amies, mais on n'était pas de vieilles amies. On a commandé à boire et on s'est tout de suite mises à parler du travail, des enfants, de Milan, de notre génération, en riant. Je lui ai finalement demandé de quoi elle voulait me parler et elle me l'a dit. Mais avant, elle m'a prévenue qu'il s'agissait d'une affaire très privée et que j'allais aussi devoir être discrète. J'ai dit : « Ok ». Elle ne s'est pas contentée de ça, elle a baissé le ton et elle m'a dit que sur ce fait, il y avait eu une enquête de la police, que l'enquête avait été classée et que, pour cette raison, elle n'était pas censée en parler à qui que ce soit.

Je lui ai répondu que j'aurais préféré ne pas avoir toute cette responsabilité, qu'il valait peut-être mieux qu'elle ne me dise pas cette chose.

Elle me l'a dite.

Son récit commence par la fin de son mariage, son mari qui, du jour au lendemain, quitte la maison. Elle songe à la crise de la quarantaine, à des problèmes de boulot. Moi je pense : « Peut-être qu'il avait une maîtresse. »

ROBERTA. - Non, il n'avait pas de maîtresse.

GIULIANA. - Elle me parle de ses enfants : Davide, le premier, Chiara, la deuxième, et Samuel, le troisième.

Elle me dit que Chiara a toujours été une enfant difficile. Après la séparation de ses parents, elle devient encore plus ingérable. C'est une adolescente en colère, parfois violente : elle insulte, elle hurle. Au cours de ses explosions de rage contre Roberta, elle se met à parler de son père de manière ambiguë : « Tu ne sais pas qui il est vraiment, papa ». Jusqu'au jour où elle lui dit que son père lui a fait quelque chose.

La nuit.

Dans son lit.

Dans leur maison.

Je demande tout de suite à Roberta d'être plus explicite : que lui a-t-il fait exactement ?

ROBERTA. - On ne sait pas, elle ne l'a pas dit et puis il n'y a pas eu de preuves, personne dans la famille n'a jamais rien vu. Enfin non, moi j'avais vu des marques bizarres sur son visage, quand elle était petite, plusieurs fois, des rougeurs sur les joues, autour du menton.

Je lui avais demandé comment elle s'était fait ça et elle m'avait répondu : « La nuit. »
« Mais qu'est-ce que ça veut dire la nuit ? La nuit ? T'as dû rêver... ».
Puis j'étais allée voir son grand frère et je lui avais dit : « Tu dois arrêter de jouer à la bagarre avec ta sœur, elle est petite et ça lui fait des marques partout ».
La nuit, moi je travaillais. Au moins deux fois par semaine je n'étais pas là. Et quand j'étais là, j'étais tellement fatiguée que c'était lui qui allait voir les enfants quand ils appelaient la nuit. Lui, ça ne le gênait pas, il disait qu'il y allait en dormant voir les enfants, qu'il ne se réveillait même pas, qu'il ne se souvenait même pas de ce qu'il faisait, la nuit.
Il disait toujours ça, devant tout le monde.
Ah ! Il ne mettait qu'un t-shirt pour dormir, comme font tant d'hommes, le problème c'est qu'il allait comme ça voir les enfants, la nuit, sans caleçon.

GIULIANA. - Et puis elle me dit que personne ne veut plus entendre parler de cette affaire, même pas sa fille. Mais elle, cette histoire, elle veut me la raconter à moi, du début jusqu'à la fin.

ROBERTA. - L'enquête a été classée. Si jamais j'en parlais à quelqu'un, lui, il pourrait me dénoncer. Et ça voudrait dire stop, on clôt le dossier, donc il a fallu faire comme s'il ne s'était jamais rien passé. Je n'ai pas su aider ma fille et maintenant pour moi c'est fini, pourtant il doit bien y avoir quelque chose que je peux faire, sinon je vais devenir folle. Peut-être que je peux aider quelqu'un d'autre. Alors j'ai pensé à toi. J'ai vu ce que tu fais : toi, avec le théâtre, tu peux dire que ces choses arrivent vraiment. Des gens comme ça, il y en a à revendre. Tu peux le dire, toi.
Moi, je te raconte mon histoire et toi, tu en fais un spectacle.

GIULIANA. - Voilà ce qu'elle veut de moi : un spectacle sur l'abus sexuel intrafamilial.
Disons le mot : inceste. On n'arrive même pas à le prononcer.
Je comprends que ça pourrait la consoler mais non, ce n'est pas possible, ce n'est pas pour moi. Et je lui explique que le théâtre n'est pas différent du reste du monde : il y a des choses qu'on ne peut pas dire. Le théâtre dit « citoyen » n'est plus à la mode, ça ennuie, et le théâtre politique, on ne se souvient même plus de son existence.
Pendant ce temps-là, le bar se vide. La serveuse me dit que nous pouvons rester assises à la table pendant qu'elle fait le ménage.
On reste ?

ROBERTA. - C'est un cauchemar. Une part de moi espère encore que ce ne soit pas vrai, que tout ne soit qu'une invention de Chiara. Comment peux-tu penser que ton mari, le père de tes enfants, pendant toutes ces années, dans ta maison, ait abusé de ta fille ? Ça donne envie de se jeter par la fenêtre. Alors, il y a des jours où je me dis ça va, allez, ça suffit, arrête. Elle ne veut plus m'en parler maintenant ? D'accord. Alors moi aussi je dois arrêter d'y penser et de me martyriser, je classe l'affaire, je fais comme s'il ne s'était jamais rien passé, comme ça tout le monde sera content. J'ai pas raison ?

GIULIANA. - C'est à moi que tu poses la question ?

ROBERTA. - Oui.

GIULIANA. - J'aurais envie de lui répondre ce que je me répète depuis des années, que seule la vérité peut nous sauver. J'aurais envie de lui dire : « Ou tu la crois, ou tu ne la crois pas.